



Zig Zig sans zigzag

Spectacle poignant de la rentrée, *Zig Zig* de Laila Soliman nous place face aux violences subies par les femmes égyptiennes, sous la colonisation, et lors des révolutions arabes. D'une intelligence rare. A découvrir au Nouveau Théâtre de Montreuil.

PAR ALICE ARCHIMBAUD

« **Z**ig Zig ». Mot du jargon de la soldatesque coloniale pour désigner l'acte sexuel. La fortune de l'expression court jusque dans la pop culture des années 1990 : « *I wanna zig-a-zig-ah* », chantaient les Spice Girls dans leur tube planétaire. Sans doute n'avaient-elles pas à l'esprit les archives du Foreign Office de Londres, que Laila Soliman, voix montante de la scène indépendante égyptienne, a ouvertes pour faire lumière sur un événement méconnu de l'histoire.

Égypte, 1919. Début de la révolution contre le protectorat britannique, qui mènera à l'indépendance administrative en 1922. Dans la campagne proche de Gizeh, les soldats britanniques incendient le village de Nazlat al-Shobak, après avoir violé les femmes et tué une vingtaine d'hommes.

Bizarrie historique, douze de ces femmes sont allées en rapporter à l'autorité coloniale et ont été entendues dans le cadre d'un procès. Tombée dans l'oubli, l'affaire a pourtant eu un retentissement national, dont se sont saisis les nationalistes et le Wafd de Saad Zaghloul.

De ces trois cents pages d'archives, matériau réputé perméable à la théâtralité, Laila Soliman fait une performance dépouillée mais incarnée. Au fond de la scène nue, cinq pupitres, éclairés par de petites loupottes. Devant, cinq comédiennes rejouent les interrogatoires, prennent en charge la parole des victimes et celle des instructeurs du procès, esquissent des danses saccadées, entonnent chansons coloniales et langoureuses plaintes arabes.

Reconstitution minutieuse, quasi dénuée de commentaires, *Zig Zig* dit la violence de ces interrogatoires à bâtons rompus : harcèlement verbal des victimes, incroyable actualité de ces questions reprises inlassablement pour préciser la chronologie des faits, le détail des lieux ou des tenues vestimentaires. Se dit également la façon dont la violence coloniale s'incarne dans la langue. Car ces voix, captées par celles des interprètes, ne nous parviennent que via les archives britanniques. Alternant arabe et anglais, les comédiennes sont donc contraintes, comme l'Algérien Kateb Yacine,



de parler « dans la gueule du loup », dans la langue du colon, qui, sans surprise, conclura à un non-lieu.

Mais la pièce ne s'en tient pas à la dénonciation du colonialisme. *Zig Zig* joue tacitement de la confrontation avec le contemporain : d'un côté, l'extrême documentation de ce procès, et de l'autre, l'obscurité qui plane encore sur les viols commis place Tahrir, lors d'une révolution autrement plus récente. Soliman s'attache en outre à resituer l'événement dans une histoire de l'indépendance, centrée presque uniquement sur ses leaders et sur sa base urbaine, si peu sur les femmes et sur les ruraux.

A aucun moment, enfin, elle ne sacralise la parole de ces femmes, dont elle rappelle qu'elle fut largement instrumentalisée par les indépendantistes. Leur démarche relève-t-elle d'un acte de courage ou de pressions de la part des notables locaux, pressés de dénoncer les atrocités britanniques ?

Soliman ne tranche pas, mais renvoie dos à dos tous les patriarcats, idéologie coloniale et récit national. Et toute la force de *Zig Zig* réside dans ce retour au principe même du travail historique, cette confrontation brutale avec les sources, qui, immédiatement, fait éclater les certitudes : ouvrir une archive, geste révolutionnaire à part entière.

ZIG ZIG
Laila Soliman. Du 12 au 21 octobre au Nouveau Théâtre de Montreuil, dans le cadre du Festival d'Automne.